

le vit à l'avant-garde, au premier rang sur la ligne de bataille. Près d'un chemin creux, il conduisait sa section et devait la faire traverser sous une pluie de balles ; un à un, deux à deux, il fait traverser ses hommes en faisant lui-même le coup de feu. Un instant, il s'arrête pour charger sa carabine, le bras droit en l'air au moment où il ramène la charge à fond, son bras droit tombe, une balle l'avait traversé. Un cri de joie s'échappe de sa poitrine, *en avant mes enfants*, il croyait être blessé à mort, la douleur lui avait donné cet espoir. Et comme il le disait plus tard : *être venu si près du but et l'avoir manqué, et, ajoutait-il, ne pas être enterré dans les catacombes. Ce mot dépeint notre camarade.*

La blessure n'avait rien de grave, quinze jours à l'hôpital et il entra dans la délicieuse convalescence du soldat blessé au service du Pape. Porté à l'ordre du jour du Régiment, il recevait quelques mois après, la croix de Pie IX que lui attachait sur sa vaillante poitrine, le général Kanzler, le Lamoricière de la revanche de Castellidardo. Nommé (mai 1868) sous-lieutenant au mérite, il recevait comme témoignage d'estime de ses compatriotes que sa vaillance avait appelé à Rome son sabre de service sur la lame duquel était gravé : *au sous-lieutenant Murray, Chevalier de Pie IX, premier officier canadien, ses compatriotes.* Ce sabre rentré au fourreau le 20 Sept. 1870, ne devait en être tiré que pour la cause espagnole de Don Carlos. La mort seule lui a arraché cet arme que nous sommes fiers d'avoir vu au service de cette cause catholique.

La date fatale du 20 Sept. le força à rentrer au Canada où il continua à entretenir le feu sacré qui le dévorait. Malgré une maladie cruelle qui le força à subir une opération qu'il supporta avec son calme et son sang-froid ordinaire, il se tenait toujours au courant des nouvelles de la Cause. Un journal américain dont le rédacteur déplore aujourd'hui la perte de son ami, fut le nouveau champ de son dévouement aux idées catholiques. Ce fut notre camarade qui le premier lança dans l'opinion catholiques des Etats Unis le projet d'un pèlerinage américain à Rome. Plusieurs lettres à cet effet, reveillèrent l'attention publique et maintenant on peut dire que son idée est rendue pratique d'une manière inattendue puisque, disait-il, si vingt ou trente pèlerins partent, le bien que ce pèlerinage fera pour l'avancement de la foi en Amérique sera immense. Ces pèlerins pourront maintenant ajouter une étape de plus à leur pieux voyage ; en passant à Manrèse, ils pourront prier sur la tombe de celui qui les poussa dans leur religieuse idée.

La cause Carliste avait toujours souri à notre vétéran du dévouement, la victoire des Carlistes hâterait les victoires de l'Eglise. Un roi catholique ne replacerait-il pas en effet Pie IX en possession des biens qu'on lui a volés. Quelques semaines de réflexion l'en convainquirent et le 2 d'Août 1873, il disait adieu à ses amis à bord du steamer le "Spain" en partance pour l'Europe. Avait-il un pressentiment quand il leur disait : Adios, nous serons heureux quand la prochaine fois nous nous reverrons et ceux que nous manquons seront aussi là.

Le 12, il arrivait à Liverpool, passait deux jours à Londres afin de serrer la main à nos camarades de la ligue St. Sébastien, et le 15, jour de l'Assomption, partait pour l'Espagne.

L'armée Carliste de la Catalogne commandée par Don Alfonso, notre royal camarade aux Zouaves Pontificaux à Rome, avait un attrait particulier pour Murray. Ce « Stonewall » pontifical, comme l'appellait un journal américain, n'eut aucune peine à se faire admettre. Le Régiment d'anciens Zouaves Pontificaux

qui était confié au Prince et qui lui servait de garde, compta Murray comme Sous-Lieutenant.

Engagé dans toutes les affaires où son Régiment fut appelé à combattre, il se distingua particulièrement et s'assura bien vite la confiance de ses chefs. A la prise de Vich, dont nous donnons le compte rendu écrit par lui-même au « Freeman de New-York » il fit des prodiges de valeur qui lui méritèrent d'être porté à l'ordre du jour de l'armée et le grade de Capitaine. Quelques jours après, il devait tomber dans le glorieux lincoln du soldat, la poussière du combat, l'odeur de la poudre et la victoire de son drapeau.

L'attaque de Manrèse et sa prise est ainsi raconté par le correspondant du Times de Londres, que nous traduisons pour le Bulletin.

Suria, 6 février.

L'attaque de Manrèse par les carlistes commença avant-hier, à neuf heures du soir, et dura quinze heures. Les royalistes prirent toute la ville, excepté la cathédrale, où les républicains se soutinrent jusqu'à l'arrivée des colonnes envoyées à leurs secours.

Le jour qui précéda l'attaque, Tristany, qui commande en l'absence du Prince Alphonse, frère de Don Carlos, se porta à Avinô avec deux bataillons de guides et deux escadrons de cavalerie. Avinô est une petite ville de 1500 habitants, à l'aspect antique ; c'est le lieu d'où Tristany prend son titre de comte, ayant gagné sous ses murs, dans la précédente guerre Carliste, une victoire semblable aux succès de Saballs à Alpens. Le 5 de ce mois, à huit heures du matin, des ordres ayant été préalablement donnés pour concentrer toutes les forces royales de la Province de Barcelone, nous nous mîmes en marche dans la direction de Manrèse, faisant une halte d'une heure à Cellent, pour dîner. Nous passâmes par San Pèdor et nous traversâmes la grande route qui conduit de Solsona à Manrèse. Cela fait, dans le but de tromper l'ennemi, nous marchâmes dans la direction de la première de ces deux villes, qui se trouve à une heure de distance de Suria. Nous étions à la tombée de la nuit et nous avions été rejoints par les Zouaves du Prince ; le bataillon de Miret, les forces de Cans, le bataillon de Gálceron et un canon, la colonne entière comptant environ 3500 hommes.

On récita le chapelet, et l'aumônier du quartier-général ayant prononcé la formule de l'absolution, il devint évident que l'on se préparait à une lutte à outrance. A sept heures nous commençâmes à marcher dans la direction de Manrèse, les zouaves et le bataillon de Miret formant l'avant garde de la colonne.

Outre la cathédrale, l'église et le couvent du Carmen et l'église de St. Dominique, bâtiments de structure massive, soigneusement fortifiés et préparés pour la défense, les fortifications de Manrèse consistent en une haute muraille de pierre entourant la ville. Dans les lignes de rues qui se prolongent au-delors de cette enceinte, et dans tous les endroits où les maisons elles-mêmes font partie de la ligne de fortifications, les portes et les fenêtres étaient murées. Aux angles des rues, des tours avaient été construites de manière à couvrir, par un feu d'enfilade, toute la ligne au-delà des murailles.

A neuf heures les zouaves et le bataillon de Miret avaient pris possession de plusieurs grands bâtiments faisant face aux fortifications et cela avait été exécuté si secrètement que la présence des Carlistes fut ignorée dans la ville jusqu'au moment où les échelles d'assaut des Zouaves furent placées contre les murs. A ce moment une fusillade terrible commença à l'extrémité de la